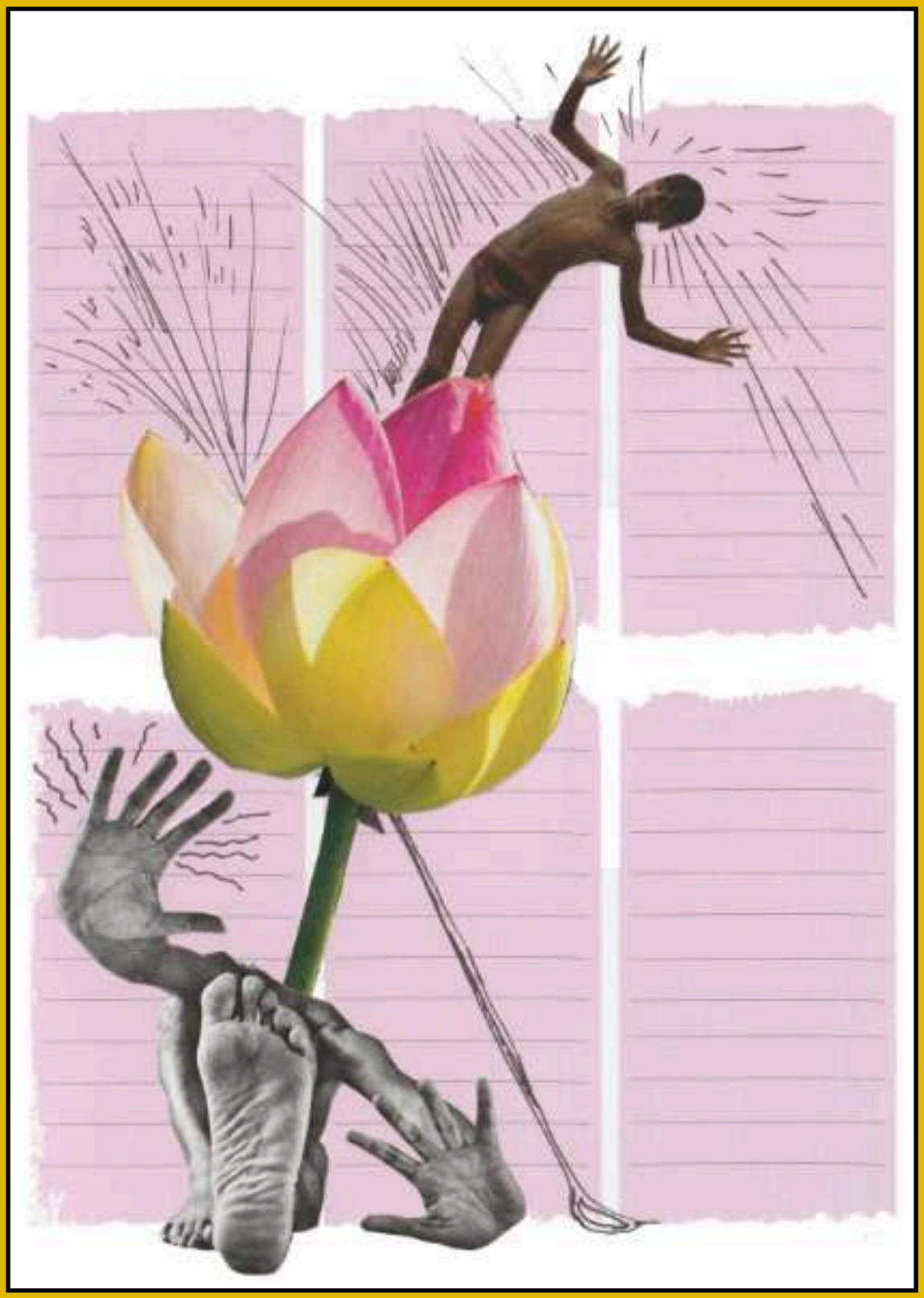
# LIBRES MOTS

*La revue du Capital des Mots*



N°10

Juin 2026

# Sommaire

Édito : Éric Dubois & Pierre Kobel

Poèmes de :

- Agnès Gueuret
- Anne Poiré Guallino
- Sacha Zamka
- Catherine Bierling
- Didier Ayres
- Beevy Jalma
- Marianne Duriez
- Antoine THT
- Émilie Dautremer
- Patrick Gillard
- Emmanuelle Chaperon
- Gabriel Zimmermann
- Gabriela Marin
- José Manuel de Vasconcelos

Les poètes du Capital des Mots :

- Béatrice Planchais
- Mireille Podchlebnik
- Marie-José Pascal
- Pierre Kobel

Notes de lecture :

- Didier Ayres
- Emmanuelle Chaperon
- Pierre Kobel

Couverture : collage de Pierre Kobel

p.5 : Peinture de  Anne Poiré Guallino

p.11 : Dessin  de Yasmina Mahdi

# Édito

10 numéros, c'est un anniversaire ! Nous connaissons des revues qui n'ont pas tenu aussi loin ! Qu'on ne s'y trompe pas, nous ne fanfaronnons pas. Notre fierté, c'est de pouvoir depuis dix saisons, malgré des moyens très limités et des difficultés personnelles, porter la parole de la poésie, ajouter quelques gouttes à l'eau de son moulin.

Le monde des revues, c'est la porte d'entrée vers une possible publication. Nous ne cessons de le répéter à ceux qui cherchent un éditeur, il faut envoyer vos textes aux revuistes. Vous serez lus, vous aurez de vrais retours critiques, vous trouverez un premier accueil, vous apprendrez à y évaluer votre écriture en regard d'autrui.

Dès le numéro 1 de *Libres Mots*, nous avons voulu mêler au fil des pages les textes inédits d'auteur(e)s déjà reconnu(e)s avec ceux d'auteur(e)s encore en recherche de leur plume.

Merci à tous ceux qui nous ont fait confiance, merci pour la diversité de vos voix dans un monde trop souvent étroit et divisé à la fois.

Puisse la poésie porter un espoir, collectif pour notre avenir qui reste à construire, personnel pour celui dont la souffrance nous atteint.

Éric Dubois & Pierre Kobel

## Le jour après la nuit, scansions

Le jour déjà s'étire
à la façon d'un fil
qu'une main d'artisan
guide diligemment
à l'endroit du tissage
où il est attendu.
Sur le métier, la toile
peu à peu se compose
navette après navette
sans cesse revenue
jusqu'aux lisières rouges
qui l'obligent sans mots
à reprendre à l'inverse
le chemin parcouru.

Le jour encor porteur
des quêtes de la nuit
quand il n'est que la lune
pour lancer sur la mer
ses reflets argentés
à l'assaut de ses vagues,
le jour enfin levé
offert aux pas, aux tâches,
aux parcours ordinaires
où se tisse la vie,
ses larmes, ses soupirs,
ses élans et ses joies,
le jour que l'on salue
comme un bienfait offert
à nos tâtonnements
comme à nos créations,

le jour qui toujours s'ouvre
sans qu'à l'avance on sache
quelle en sera la toile.



**Agnès Gueuret**

Née en 1936 à Rouen, a exercé le métier de comptable. De l'écriture des chiffres à celle des lettres, il n'y a qu'un pas, franchi grâce à un atelier bellilois puis parisien.

Auteure d'une dizaine de livres, elle poursuit son chemin d'écriture à l'écoute de notre monde hic et nunc.

## Le dit des mots encore à naître

N'hésite pas à m'envoyer un inédit
M'a écrit
Pierre Kobel
Et moi je me lance dans un jeu perpétuel
Une quête qui n'a rien d'accidentel
Essentielle
À me régaler à faire naître des arcs-en-ciel
Ou des asphodèles

Merci Pierre Kobel
De m'inciter par cet appel
À la bagatelle
Poétique
Jamais artificielle
Car essentielle
Comme toujours
Oui
Essentielle
La poésie
Essentielle
La vie



Inédit donc ce poème
Qui de mes doigts jaillit

Serait-ce au sens de
Sans modèle
Sans expérience vécue
À laquelle se référer
Situation inédite

Tout semble dit
Tout semble déjà écrit

Pourtant
Entre les lignes
Entre les mots
Pourtant
Dans l'implicite
Les modèles
Pourtant
Contre-modèles
Tout est dit
Tout est à dire
Encore
Tout est à taire
À inventer
Réinventer
À faire

Dans les silences

Ne pas être publié
Ailleurs que dans notre cœur
Nos doigts
Entre les lignes
Entre les mots

Autre sens
Autres possibles

Texte encore inconnu
Une inconnue qui peut faire peur
Qui peut empêcher
De penser d'avancer d'envisager une sortie
Puis-je lire

D'une situation inédite

Mais un poème
Mais des mots

Ils envahissent
Modifient

Les mots nouveaux
Les mots anciens
Revisités
Révoltés

Les mots inconnus les mots nus
Les mots à naître les mots usés vieillis dénoyautés à peine cueillis

Et en nous ils impriment
Fragment après fragment
Vers après vers

Ils s'impriment
En nous

Nous modifient

Creusent
Ces mots inédits
Ces mots qui n'ont pas même besoin
D'être un jour publiés
Édités
Reconnus

Ils existent
Et coulent

Libèrent en nous le flux

Ô poèmes

Pourquoi pas inédits
Ni diffusés
Ni publiés
Ni même pensés verbalisés
Poétisés

Totalement démonétisés
Magnétiques

Mots rares
Mots essentiels

Poèmes gratuits
Poèmes neufs

Composés des vingt-six lettres mêlées
Et même de davantage encore
Espace air
Blancs

Mots gros de tout le reste

Mots composés
De notre sueur de nos peurs
De nos rages de nos partages
Composés de nos lectures de nos écritures
De nos cent mille ratures

Poèmes encore à naître
Dans la gangue
Le cahier le carnet le clavier
La tête le sang les larmes
Sortis du stylo
Sortis des mots

Ou bien rentrés
Enfouis

Enfuis

J'aime ces textes inédits
J'aime les rêver

Les inventer

Les oublier

J'aime les dire
Les clamer
Les lire

Les hurler les chuchoter

Ô mots sans précédent
Pas tout à fait expérimentés de même jusqu'à lors
Pas tout à fait expérimentés tout court
Tout simplement
Uniques

Mots poétiques dans votre nouveauté
Votre ancienneté votre modernité
Vos associations
Libres
Mots rares mots usés mots fréquents mots forts puissants mots que j'aime
En éternelle transformation

Mots rendus exceptionnels
Extraordinaires

À jamais inédits





**Anne Poiré Guallino**

Elle est apaïste et a publié une bonne quarantaine de livres aux éditions du Seuil, Artfolage, Frison-Roche... Elle écrit pour petits et grands, roman, théâtre et poésie : https://lesinedits-dannepoire.eklablog.com/
https://poire-guallino.eklablog.com/

### Inadvertance

Ma chair s'immobilise : à l'Est est ma frontière,
Je marche et je me tiens au seuil des cimetières,
On m'a trop souvent dit que j'étais un rageux,
J'essaye seulement de changer je en jeu.
La neige tombe en vain sur le dos de mes paumes
Par les siècles défunts et les saisons fantômes,
Je ne sais plus rien dire à part : je me souviens,
Je fais face à un Dieu qui ne révèle rien.
Des vers de Pasternak hantent mon existence,
Si j'existe, après tout, c'est par inadvertance !
Le temps s'est arrêté sur le cadran détruit,
Perte : qui je serai, qui je fus, qui je suis.

### L'Éternité

Ma mémoire est brisée et tout est fragmentaire,
Je n'ai pas décidé de mon séjour sur terre,
Je lis le dictionnaire et je m'arrête à K :
Mon enfance ressemble aux récits de Kafka.
Le temps tourne à l'envers sur l'horloge de Prague,
Exister me paraît une mauvaise blague,
Ma mère me disait : ne dis jamais jamais,
C'est sa souffrance au fond que le temps me transmet.
Des poèmes cachés au revers de ma veste,
Je voudrais tant survivre aux heures qu'il me reste,
Je ne distingue plus rêves et vérités :
Je ne crois pas au temps, mais à l'éternité.

### Tenir

Qu'on me donne à nouveau une raison de vivre :
Je marche dans Paris, un peu triste, un peu ivre,
Dans le jardin désert, j'entends : modeh ani.
Enfermé dans ma chair, je cherche l'infini.
Exister redevient énigmes et vertiges,
De la réalité, j'observe les vestiges,
Rien ne vaut ici-bas quelques vers de Markish,
Je perds mes propres mots dans la langue yiddish.
Le ciel désintégré est presque sans limite,
On n'a jamais qu'un choix : réalité ou mythe.
Je ne sais que me perdre au gré des souvenirs :
On ne m'aura appris, ici-bas, qu'à tenir.



**Sacha Zamka**

Né en 1995, il découvre Vienne, New York, Montréal après ses études et se consacre à l'écriture de nouvelles et de poèmes.

Ses écrits, hantés par l'enfance, interrogent le deuil, l'identité, la mémoire.

Il a publié un recueil *Poussière et grâce* chez Encres Vives.

## Ambivalences

Je suis
Quelque chose qui oscille
Entre le sable et l'eau
Entre la rive et le bateau
Entre le citron et la myrtille
Je suis la tiède tristesse
Qui gonfle le cœur
Et l'allégresse
Des jours sans peur
Je suis un animal, inquiet, tapi
Au fond d'une sombre grotte
Je suis le silence des larmes
Et l'éclat de rire qui rebondit
Un jour l'angoisse
Qui me tenaille
Un jour la certitude
D'avancer vaille que vaille…
Je suis un pont sur l'eau troublée
Une porte de prison fermée
Je suis la panique qui gagne ;
Parfois la sérénité des montagnes
Un reflet changeant sur la mer
Un chant d'été, un pleur d'hiver
Je ne sais guère ce que je suis
Mais je suis !



**Catherine Bierling**

Née en Picardie, elle émigre vers l'Allemagne dans les années 70.

Elle a publié et traduit plusieurs recueils de poésie.

Elle écrit pour la revue de l'APA et le blog Grains de Sel.

Elle a fait plusieurs résidences d'écrivain à l'étranger.

## Court après-midi de lumière (partie 2)

V

J'ai battu des villes ensanglantées
parmi le négoce et l'orgueil
une alouette aura surgi avec la table
où tombent les oiseaux
l'oiseau incendié
qui erre mille fois dans le hameau
avec sa chemise de ronces
orchidée sur orchidée
la fratrie des centaures
la pâque son écharpe de papier
de grands colosses de gaz
quelle neige au milieu des vaux !
des octogones de matière
d'une sorte de narcotique
comme si j'étais coupable de mystère
et du disque absolu de nos fronts
marche toi aussi dans l'escalier mystique
et garde bien ta robe de prière.

VI

Septembre ressemble à notre amour
telle fut mon âme
en son carquois de nacre.

Vois-tu les griffons
les herbes fiévreuses
ton visage l'étendue ?

Où s'abîme le ruisseau
qui traverse l'église transfigurée ?

Quelles sont les images
qui prennent le chemin inverse ?

Bâtis quand même l'œuvre diurne.

Donne ce que tu possèdes à la solitude.

Prince et prince encore dans la chaloupe incendiée.

Tes mains qui dorment en toi.

Guêpes illuminées :
tout est contenu.

Qui sont les mots qui sont les prophètes ?
Quelle nuit la forêt vitreuse ?

La mort n'était qu'une guêpe.

Bien hautes vos nuits hivernales
où vous fûtes comme une déesse de porphyre.

Ton cœur occupé par l'incendie.

Ton visage est le début.

Une grande table noire
où danse l'inquiétante nuit.

VII

J'ai oublié le rêve et la divinité
les séraphins
l'appareil du soir
et tous les souffles
je veux une année entièrement bleue.

Grande Ourse où dort le berger
l'orgie des oiseaux
les mains et les mains disais-tu
elles représentent l'hiver
des dieux de plume et des couronnes disais-tu.



Quatre aigles de plomb
peuplent le gîte
liquéfient la lumière morte de l'été.

Tu disparais en moi
oui l'amour couleur d'hermine
annonce
les labyrinthes
ô toi qui aimes les chemins de feuilles.

Ici ma vie est échouée
au sein d'herbes millénaires
de corridors de feutre et de citronniers
la beauté de ton visage nu
et la blouse jaune la mort
triomphent de la vision me disais-tu.

Là où les cyprès se jettent sur la route
là où le castelet et la neige
obligent au carême.

La narcolepsie ainsi qu'une grande coupe de sang
échoue
il ne reste pas même une hirondelle de titane.

Dans la fontaine le printemps et la mort
hémisphère contre hémisphère.

Le village danse

entre la pierre et le sel
dans le goût brutal de tes cheveux
une épée au milieu de nos fronts
où croît janvier
le chant implacable de la décennie.

Personne ivre contre personne ivre me disais-tu
l'après-midi ressemble toujours à la nuit.

Dans quel ordre de préférence mets-tu les giboulées
où passent souvent l'angoisse triste
la cape des pluies
le pont magenta ?

Un grand paon de nuit se prend dans mes doigts
cette aiguille de givre se prend dans mes doigts
la nervosité naturelle du demi-jour se prend dans mes doigts.

Parfois, des chevaux de glace
descendent les rues.

Il y a quelque chose d'étrange dans ce repos
où nous perdîmes la pastorale dont il était question
notre amour nous devance
et le temps inconnu de la maison
parmi des eaux géorgiques
nous ressemblons à des croix de couleur.

Ce cerf au milieu de l'église que j'ai vu récemment
parle du Christ des œillets.



VIII

Déjà, la fougeraie brûle
le ru qui vague
comme un calicot funèbre
parmi les statues de perle dans les rivières.

Le matin puis des flacons de ténèbres
des papillons des Grand Sylvain
je suis heureux de ce mystère
les abeilles sont des incendies
ou plutôt des bateaux
en tout cas des animaux chauds et tristes
sortes de glaïeuls des moissons.

Le siècle a choisi le silence et l'heure simple.

J'ai dormi ainsi qu'une bête
dans l'après-midi en fragments
et ses soleils d'hypnose.

Puis soudain la nudité des centaures
quatre minutes aléatoires
septembre rouge.

Je me retrouve au sein d'hypothèses
petits résédas noirs piquetées sur la robe de la journée
comme s'il s'agissait d'épines.

Les étoiles furent prises au cadastre de la porte
c'est un simple vide qui contient tout ce qui importe
nombres ors et chiffres.

Il ne reste rien
la rivière
la durée
l'absence
la lumière.





**Didier Ayres**

Né en 1963. Il a voyagé dans sa jeunesse dans des pays lointains, où il a commencé d'écrire avant de trouver sa voie dans l'activité de poète.

Il écrit aussi pour le théâtre et vit dans le Centre. Il dirige la revue *L'Hôte*. Il chronique sur le web magazine *La Cause Littéraire*.

## Après

J'irai dormir sur ta peau
Là où les lignes s'arrêtent
Au point aveugle des crêtes
Tirée par la force d'une bête

J'irai dormir sur ta peau
Là dans un comptoir français
Chiner ta pulpe drapée
À la recherche de nos vies égrenées

J'irai dormir sur ta peau
Là où les rides se forment
Où les rideaux se transforment
En chapiteau énorme

J'irai dormir sur ta peau
Là où l'amour s'étreint
Dans la malléole du matin
Où ma paupière va-et-vient

J'irai dormir sur ta peau
Frêle et féconde
À cet endroit du monde
Où la terre oublie d'être ronde

## Quelle heure

Quelle est l'heure du baiser du poulet-frites du café ?
Quelle est l'heure des corps du roman de la petite mort ?
Quelle est l'heure des larmes du train des chiens ?
Quelle est l'heure du couché de la page cornée du pop-corn brûlé ?
Quelle est l'heure des séries du plaid du selfie ?
Quelle est l'heure de l'Apéricube de la fugue des habitudes ?
Quelle est l'heure de la joie du chocolat de ta voix ?
Quelle est l'heure de la prière de l'hiver du missionnaire ?
Quelle est l'heure de la mangue du boomerang de la langue ?
Quelle est l'heure de la randonnée du verglas des bras croisés ?
Quelle est l'heure de la lune des constellations des rhumes ?
Quelle est l'heure de l'évidence des draps pliés du silence ?
Quelle est l'heure de la sueur du ticket de caisse des antidouleurs ?
Quelle est l'heure du doute des petits salés du foot ?
Quelle est l'heure du jardin des anniversaires du bain ?
Neuf heures neuf, minuit deux, treize heures trente-trois ?
Quelle heure est-il quand on s'aime ?
Montre – moi



**Beevy Jalma**

Née au Vietnam, d'un père indien musulman et d'une mère vietnamienne en 1977, elle a grandi à Strasbourg.

Elle écrit de puis l'âge de 7 ans et fait vivre l'écriture dans les ateliers d'écriture qu'elle anime autant que dans ses écrits (poésie, pièces de théâtre, auto-fiction).

## Dans un bar

C'est l'histoire d'une fille
Qui va danser dans un bar
Elle n'est plus si jeune
Ni trop vieille non plus
Ni laide ni belle
Mais ce soir elle a mis du rouge à lèvres
Du sérum « lumière et vitalité »
Elle a mis aussi un haut transparent
En réalité c'est elle qui est transparente
Elle danse au son des reprises des White Stripes et de Manu Chao
Elle danse doucement
Elle est bien
Elle boit à petites gorgées
La petite bière qu'elle a eue avec le ticket d'entrée
Elle a l'idée de fumer une petite cigarette
Elle n'a qu'à se dire qu'elle fume
Tant pis si elle ne fume pas
Tant pis si elle n'a jamais fumé
C'est l'intention qui compte, non ?
Elle fume alors avec application
Les bouffées de vie qui lui échappent
Qui lui ont échappé
Qui vont lui échapper
Les vies où elle aurait osé plus
Transgresser

Rester danser toute la nuit même si l'homme veut rentrer
— il se sent oppressé ; il n'a même pas enlevé son manteau -
Même si ses ados la prennent de haut

Voir jusqu'où l'intention d'une petite cigarette
La poussera
Voir si d'autres intentions fumeuses profiteront
De la pénombre du bar
De la promiscuité des corps dansants
Pour se frayer un chemin
Et sortir du rang

Au lieu de rentrer
– ne pas rater le dernier bus –
Et de laisser au bar
Acidulés
Les désirs délaissés

## La vie te chope

Il y a des fois où la vie te chope
Comme ça le soir au détour d'une
Échoppe
Où tu étais descendu
Descendre quelques chopes
Dans l'espoir d'échapper à la chape
Où ta vie
Achoppe

Ce soir-là
Éméché
La vie te chope
Elle te fait
Apache
Lâcher
Ce qui amoche
Ce qui empêche

Ce soir-là
Apache
Tu décoches tes flèches
Tu empoches ta pêche
Et t'en lèches les
Attaches

Ce soir-là
La vie te chope
À bras l'écharpe

Ce soir-là
La vie chaparde
L'écharde qui
Achoppe amoche empêche

Alors
Tu te détaches
Tu décroches
Ta hache
Tu sors tes charmes et tes rêves de ta poche

Et tu t'arraches



**Marianne Duriez**

Elle a une âme de nomade et la littérature au coeur.
Elle appartient au cercle littéraire des Têtes brûlées, groupe d'amis et artistes libertaires.
Après plusieurs années au Congo, elle vit actuellement à Madrid.
Ses textes sont publiés dans diverses revues de poésie.

## Murray (extraits)

eh Murray
t'es beurré
ouais Murray
geste fort Murray
tu t'es gouré
Murray

ouais Murray
tu t'es égaré
eh Murray
t'étais bourré
mais où tu t'es garé
Murray

### renifleur de tchulottes

prenez garde
au renifleur de tchulottes
il erre dans les rues
seul à l'affut
de vos slips
dont il sent les parfums
les plus inaccessibles

il vous alpaguera par surprise
sournoisement en vous embobinant
ou violemment en vous dérobant
le creux de vos intimités
pour se délecter
de vos odeurs les plus écœurantes
que lui seul pourra trouver
des plus enivrantes
car tel est l'horrible don fabuleux
du renifleur de tchulottes

### force de la soirée

t'es une force de la soirée
Murray
ton gabarit flanchant sans jamais s'écraser
ta djeule qui braille à s'érailler

tu es beau tu es magnifique tu brilles
de mille feux des tiges que tu grilles
des bédos que tu enflammes des teilles que tu
vides

des prods que tu gobes des pailles que tu
évides
belle mécanique bien rôdée
commençant par quelque peu s'enrober

t'es une force de la soirée
Murray
toujours au taquet même le cerveau écrasé
abrité par ton corps ne pouvant dérailler

## TERRE QUI PUE

tu t'es gaufré
Murray
la djeule dans la terre
l'urine et l'alcool
dédjeulasse
la terre qui pue bond'là

tu sors ta bite Murray
collée à l'arbre pour uriner
t'étais chépér Murray
en glissant tu t'es mutilé

tu t'es viandé
Murray
la djeule dans la terre
la tise et la beuj
dédjeulasse
la terre qui pue bond'là

tu t'fais traîner Murray
ta carcasse qu'on aide à ramener
t'étais arraché Murray
à loger dans les creux te démené

tu t'es étralé
Murray
la djeule dans la terre
la baise et la merde
dédjeulasse
la terre qui pue bond'là

## MURRAY

t'es taré
sérieux Murray
les gens sont écœurés
sang et gerbe toupar tu meurs eh
Murray
putain Murray
j'te hais

ouais Murray
soit pas si demeuré
dans ta tête z'êtes deux Murray
Murray



**Antoine THT**

Après des études, il entre dans la vie active à l'âge de 20 ans. Il écrit ses premiers poèmes en 2010 un peu par hasard avant que cette écriture ne l'anime entièrement.

Il n'a jamais été publié, n'ayant réellement tenté de soumettre ses textes que très récemment.

Tu es mon paysage préféré, ma lande
Moutonneuse, mon esquif survivant,
Tu es ma mer irisée mon cirrus cotonneux ma
Frange de collines,
Je suis, sans toi, un puits à sec, une gueule
Ouverte, une paume tendue dans le vide,
Tu es le givre étoilé, la primevère de mon
Intime redoux, le ressac de mes larmes,
Tu es mon infinie romance, mon soleil du
Levant, mes insondables esquifs,
Je suis, sans toi, une fleur sans pistil, un
Caillou sans chemin, des larmes sans paupières,
Tu es la main qui me retient, le souffle de mon
Mistral d'enfance, la raison de mes pas torturés,
Où diable te terres-tu, pourquoi me faire
Attendre, à quoi bon cet élan si la
Vague m'em-
Porte ?

***

Combien de temps aura duré notre
Cri ? Est-ce que notre part la plus
Vraie toujours résistera ? Avoir
Confiance dans les nuages qui s'effilochent en Myriades
d'« ici » et de
« maintenant » : possible ? Quelles sont ces
Lignes de convergence de vents
Hurleurs, cette grâce de l'oubli, malicieuse
Couleuvre de la mémoire qui va et
Vient, érosion touchante et si délicate de nos « dedans »
fatigués ?
Où migrent les
Souvenirs dans le vent, ponts suspendus
Entre soi et les « sois » de jadis qui ont
Viré déjà sous d'autres latitudes
Temporelles ? Les aqueducs entre les
Histoires que l'on veut se raconter, les
Voix dans la tête et les fantômes qui se
Rappellent à nous à grand renfort de visions
Égarées… N'avons-nous pas appris au gré des
Espaces-temps subis ou rêvés que les
Fleurs ne fleurissent pas toute l'année ?
Combien de temps faut-il, en-
Corps, crier combattre charmer courir ?
Tant et tant de larmes et de
Puits de questions à sec : pour quelle sorte de
Repos à la fin de l'
Histoire ?



**Émilie Dautremer**

Passionnée par les mots et la nature, mère de 5 filles, elle habite aux portes du Morvan.

La fabuleuse nature alentours et ce que l'on nomme pudiquement les « événements de la vie » l'inspirent beaucoup et elle travaille aujourd'hui sur un projet de recueil.

## Patrick Gillard

### Chercheur d'ombre

À force de lumière dans un pays qui brûle
Deviens-tu chercheur d'ombre au creux d'un incendie ?
Ranime-t-il la femme qui sommeillait en moi
Pour écoper l'ombre que nous portons sur l'autre ?

### Soleil couchant

Lorsqu'un ballon brûlant d'amour renverse ma nuit
Consumant les nuages dans un ciel sans haine
Est-ce un jour gagné que ta vision pénètre ?
Est-ce le monde qui change ou mon regard qui mue ?



**Patrick Gillard**

Jeune retraité il vit en Belgique où il crée le Cercle de Poésie de Couvin.
Il retrouve l'écriture poétique qu'il avait délaissée pendant plus de quarante ans.
Ses textes sont publiés dans de nombreuses revues.

## Les eaux

J'ai quitté mon île
Je me demande pourquoi
Aux prophéties j'opposais des usages
J'étais sourde aux oracles
J'étais née ailleurs
Là où la vie brille de ses tumultes
Là où l'amour règne sur la colère
Et la colère sur mon cœur
Les eaux montent
Languides et paresseuses
Mon cœur brûle d'une paix mortelle
Qui éloigne les oiseaux
J'étais née parole
Ouverte et saccadée
Chants de révolte et de mélancolie
Les eaux gonflent
Aucune vague ne chante
Sous l'écume
Un rêve s'amplifie
Dans l'île cernée de murailles
Un poison lent s'écoule
Et verse sa blessure indolore
J'ai des lèvres de sel
Fondantes et incolores
Des seins d'idole lépreuse
Léchée par les eaux vagues
J'étais née aussi pour ce sacre
Statue de la seule incarnation
Vigie aux yeux durs
Regard qui troue les flots
Je vois si loin mon souffle m'accompagne
J'ai tout l'espace offert à ma démesure
La fièvre est douce aux frontières de la peau
J'ouvre la terre je marche sur les eaux
Reflux sonore et lames ondoyantes
Clash de lumières
Éclats de vocalises
Ma petite oubliée ma grande éparpillée



**Emmanuelle Chaperon**

Née en 1966, économiste de formation, elle a travaillé en librairie et comme animatrice d'ateliers d'écriture et écrivain public.
Depuis plus de dix ans, elle écrit sous des formes diverses et s'est tournée vers la poésie en 2021.

On dit qu'il y a les natifs du pays, les « de souche »
Et les venus de loin, débarqués de nuit sur une plage.
On dit qu'il y a les jeunes qui courent sur la vie
Et les vieux, toutes leurs passions derrière eux.
On dit qu'il y a les impulsifs et les contemplateurs,
Les enfants de riches et ceux qui mentent sur la maison de leurs parents,
On dit qu'il y a les brillants, talentueux en tout,
Qui apprennent, maîtrisent, excellent vite et les pas doués,
Endurants dans l'échec, au mieux laborieux
Et n'habiteront la mémoire d'à peu près personne.
On dit qu'il y a les beaux et les frappés de disgrâce,
Les Hommes qui prient et ceux qui rejettent dieu,
Les adorateurs de la forêt et ceux qui ne sortent pas de leur ville,
Les insoumis et ceux qui baissent la tête.

Notre histoire, l'écrirons-nous toujours comme un mur ?
Saurons-nous bientôt donner à un inconnu la chance d'une aile ?
Accueillir, ce verbe prononcé par tous, qui l'accomplit
Pleinement, sans pitié feinte ni jugement raide,
Avec un même cœur blanc devant quiconque ?
Qui parmi la ruche des vivants a une hospitalité aveugle ?
Qui sur chaque visage, chaque aveu, chaque silence,
Sait trouver une entière nudité ?

***

Ami, que racontes-tu ?
– Au réveil j'ai pleuré d'une peine de très vieux fleuve
Que les hommes sans amour pour demain appellent
Nostalgie.
Après, sans avoir faim j'ai mangé un œuf, des flocons d'avoine et de la brioche
(Le repas du matin serait le plus important.)
Ensuite, sans me sentir sale de ma nuit,
J'ai lavé mes cheveux, mes dents, frotté mon visage, coupé mes ongles
(C'est propre qu'il faut, dit-on, se présenter au monde.)
Plus tard, sans goût pour la flânerie j'ai traîné sous la lumière du printemps
Qu'un poète associe à une enfance dans les rires
Et quand le soir s'est répandu,
Sans fantaisie ni pessimisme je l'ai interpellé « salut, reflet ».
La question que tu poses est généreuse, ouverte,
Elle amène un réconfort : à part ma réponse
Retiens que tes mots m'accompagneront dans le sommeil,
Ils sauveront du cauchemar où je crie de solitude sur une dune
Quand surgissent deux vaches en sueur qui mugissent avec des yeux rouges,
À travers l'incontrôlable des songes elles figurent celui et celle
Qui un dimanche d'hiver ont marché après le crépuscule
Et m'ont laissé dans le couffin à la porte d'une crèche,
Faisant de moi celui qui ne sait rien sur son sang
– Un orphelin.



**Gabriel Zimmermann**

Né en 1979, il a été accueilli en revues. En 2017, son premier recueil, *La soif et le sillon*, a été publié dans la collection « Anthologie » de la revue Triages puis l'année suivante, sont sortis *Depuis la cendre*, aux éditions Tarabuste et *Atlas de l'invisible*, chez Polder, préfacé par Jacques Darras.

En 2024 son nouveau recueil, *Plus loin que l'atelier*, paru en octobre a reçu le prix Max Jacob.

NUIT URBAINE

sur le sol craquelé de la ville endormie
les pas emportés dans la nuit chaude
un rituel bizarre de chair et de cendres
qui se déclenche dans les ténèbres
des silhouettes de fumée qui s'enfuient
des pas de glace sur l'asphalte chaud
un rêve éphémère aux contours durs
des corps s'entremêlent comme des rivières
tourbillon de passion, brève ébullition
disparaissant dans la nuit, sans repère

où s'arrête la danse de l'asphalte ?

***

FAUT RÊVER

faut rêver, s'y laisser aller
dans les songes, où l'esprit danse
les étoiles brillent, pour nous dire
qu'il est beau de croire en secret
que le monde sans fin nous attend
à la portée de nos soupirs

je me réfugie dans les rêves
où l'esprit est libre et le cœur souverain
là, je suis le maître de mon univers
le soleil se lève pour moi seul
je me laisse porter par la brise
je sens que je suis, enfin, chez moi



**Gabriela Marin**

Professeure diplômée d'Anglais et de FLE, elle a publié des poèmes en huit langues dans des revues et sur des plateformes littéraires.

Os Grandes Lagos da Noite – Les Grands lacs de la nuit, Éditions Húmus, 2021 (extraits)

## 1 – O SOLDADO NA PRAÇA TIANANMEN

Olha em frente um ponto cego
um rumor que não tem pressa de ser som
nada sente nem procura
perde-se hirto no vazio
a areia do tempo cai-lhe corpo abaixo
caule sem seiva nem ramos
a cabeça indiferente numa espera inútil
flutua no verde azeitona da farda larga e triste
que a brisa solta da tarde levemente sacode
como um poste seco no deserto

## 1 – Le soldat de la place Tian'anmen

Il regarde devant lui un point aveugle
une rumeur qui n'est pas pressée d'être son
il ne sent rien ni ne cherche
il se perd rigide dans le vide
le sable du temps tombe sur lui
tige sans sève ni rameau
la tête indifférente dans une attente inutile
flotte dans le vert olive de l'uniforme large et triste
que la brise délivrée de l'après-midi légèrement agite
comme un poteau sec dans le désert



## 2 – ELEGIA DOS FALSOS AMORES

Os meus amores caíram num poço muito fundo
fizeram estrada por um círculo de espelhos
e como cães ladraram uns aos outros
o edifício abateu e deixou nos escombros
a saliva seca dos enganos
Depus sobre eles uma vasta manta de fumo
uma memória de imagens sufocadas
saudando um futuro de ondas cegas
em direcção à platitude dos dias
É aí que se ergue a fronte que verdadeiramente
procura o sol dos lábios o sonho que
só as pálpebras reconhecem
Desço agora a essas praias brancas ao mar
sem arrependimento onde as gaivotas
não passam de manchas decapitadas
descobertas sem culpa conhecida
e ouço então as palavras quebradas
o desgaste das vozes dos meus amores passados

os ridentes corpos num tempo longo sem casas
solene e vazio como salvas de canhão

2 – Élégie des faux amours

Mes amours sont tombées dans un puits très profond
ils ont fait route à travers un cercle de miroirs
et comme des chiens ils se sont aboyés dessus
l'édifice s'est effondré et a laissé dans les décombres
la salive sèche des erreurs
J'ai déposé sur elles une vaste couverture de fumée
une mémoire d'images suffoquées
saluant un futur de vagues aveugles
en direction de la platitude des jours
C'est là que se dresse le front qui vraiment
recherche le soleil des lèvres le rêve que
seules les paupières reconnaissent
Je descends à présent vers ces plages blanches vers la mer
sans remords où les mouettes
ne sont rien d'autre que des tâches décapitées
découvertes sans faute aucune
et j'entends alors les paroles brisées
l'usure des voix de mes amours passés
les corps riants dans un temps long sans maisons
grave et vide comme des salves de canon

3 – CORRECÇÃO



Onde escrevi estilitas o revisor
mudou para estilistas
corrigindo assim algo de incómodo
talvez a posição de quem se isola
em si mesmo numa ponta árida do mundo

ou seja pensou em mim sem se dar conta
quis dar estilo ao que não sabia
e é isso mesmo a poesia:
dar um estilo qualquer ao desconhecido
vestir o desespero de palavras

3 – Correction

Où j'ai écrit stylites le correcteur
a rectifié par stylistes
corrigeant ainsi quelque chose d'incommode
peut-être la position de qui se replie
sur soi-même dans un coin aride du monde

ou plutôt il a pensé à moi sans s'en rendre
compte
il a voulu donner du style à ce qu'il ne savait
pas

et c'est exactement ça la poésie :
procurer une forme à l'inconnu
habiller le désespoir de mots

**Traduction de Jean-Paul Bota**



**José Manuel de Vasconcelos**

Né en 1949 à Lisbonne, il y exerce la profession d'avocat.

Poète, essayiste, critique littéraire et traducteur, il collabore aux principales revues littéraires portugaises et a publié divers recueils de poésie.

## Béatrice Planchais

### LE VENT NE MANQUE PAS D'AIR

le vent ne manque pas d'air
vient cueillir les tiges des lilas
vient voler sur les clématites
des pétales de solitudes

sur la route tracée par les nuages
les pierres ne chantent plus

l'arbre effeuillé de toutes ses dentelles
étouffe ses écorces

les enfants épuisés sur les routes
pleurent leur pays
pleurent l'enfance perdue
dans les déserts d'indifférence

les hommes en quête de sang
cèdent aux orages
sans partage

et
dans cette vitesse de l'ivresse
les clôtures de l'oubli
replient la carte des désirs



**Béatrice Planchais**

La poésie est son terrain de jeu, elle anime des ateliers d'écriture depuis 2010.

Elle aime tisser les écritures et les matières avec des artistes plasticiens de différentes disciplines.

Certains de ses textes ont fait l'objet de publications.

## Longs silences

Je saisis les mots
les mots de hasard
les mots
surgis du ciel
comme des pépites de soleil

Je joue avec le vent
et me saisis
de l'essentiel
Je renoue
avec le temps

Dépouillée de tout
J'aspire aux longs silences
et rêve de marées lointaines

Loin du tumulte de la ville
Je me nourris de la Nature
et me noie dans sa vérité

Je suis le mot
qui allie
l'ombre et la lumière
l'éternel et l'éphémère



**Mireille Podchlebnik**

Née en 1956, médecin de formation, elle se partage entre écriture poétique et travail de recherche historique et généalogique sur sa famille.

Elle a publié plus de dix recueils.

On peut la retrouver sur son blog : http://jasmineschwarz.blogspot.com

## Adolescence rebelle

J'ai connu les noirs abîmes du silence,
Le chagrin de l'impuissance
Le poids du découragement qui vous étreint
Et vous laisse en chemin
J'ai connu une longue marche solitaire
Vers des étoiles qui se refusaient à moi,
Des portes fermées, des fenêtres sans aucune lumière
J'ai connu la colère destructrice et aveugle
Les poings serrés heurtant des murs d'indifférence
J'ai connu l'appel des catacombes qui nous rend semblables
À des ombres intemporelles, à des fantômes vagissants,
Mais dans mon indéfinissable détresse
J'ai ressenti quelque chose de plus profond, une force qui s'enracinait en moi,
Et m'apportait le souffle aérien d'une brise, la douceur d'un matin au réveil.
J'ai souri pour la première fois au miroir, qui reflétait un visage inconnu.
J'avais tout simplement : Grandi.



**Marie-José Pascal**

Elle est née en 1952. Elle a publié dans des revues dès l'adolescence.
Elle est l'auteur de plusieurs recueils dont *Les étoiles sous la cendre*, publié par le Capital des Mots en 2020.

## Réparation

*Donne-moi ta haine*
*J'en ferai un poème*

Sofía Karámpali Farhat

Femme qui crie
Qui crache à la caméra
Les mots inutiles
L'attention d'un jour

Et l'oubli

Que faire
Quand je n'ai que les mots
Quand elles n'ont plus de noms
Que faire du ventre de la douleur ?

Que faire avec ma rage
Mes poings serrés
Et mon impuissance ?

Qui suis-je ici
Pour oser écrire ?

Quand les juges nient les bourreaux
Quand les bourreaux nient la justice
Quand le viol n'a pas de visage
Quand ton corps est un objet

Pour chaque coup un poème
Pour chaque insulte un regard
Reprendre vie
Danser pour la dignité retrouver

Femme
Face aux barbares
Femme réappropriée
Armée de sa parole



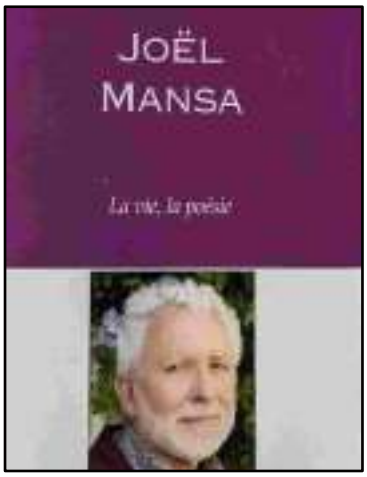
**Pierre Kobel**

Instituteur à la retraite, il a mis la poésie au coeur de son existence depuis l'enfance.

Il a créé le blog *La Pierre et le Sel* en 2011 et est le rédacteur de *Libres Mots*.

Auteur de plusieurs recueils chez Unicité et d'anthologies avec l'éditeur et poète Bruno Doucey.

***La vie, la poésie***
Joël Mansa
éd. Le Nouvel
Athanor, 2026, 160 p.






### Exil

Tout poète est un exilé, car sa langue première, son berceau, sa naissance à la langue en passent par une expropriation, un autre endroit de sa personne de poète (qui, du reste, continue d'être auteur même quand il n'écrit pas). Et Joël Mansa est de cette espèce. Il est exilé métaphysique. Et tout son travail confine à agrandir notre monde mondain, à une dilatation, un agrandissement, une augmentation de densité et peut-être ainsi répond-il à la question de la mort, à savoir d'un monde partagé par le dessein du poème, qui vise à l'immortalité, fût-elle brève. Sa recherche poétique participe de celle d'une encre sympathique, à une révélation, à une épiphanie.

*C'est du verso du monde*
*Que nous viennent des peines*
*Que l'on ne peut nommer.*
*Comme des perles noires,*
*Elles roulent dans nos rêves*
*Leurs sombres étincelles,*
*Creusent longuement nos yeux*
*D'une commune peur.*

Cette poésie réfléchit sur elle-même, non pas de manière narcissique, mais profondément, hors du reflet spéculaire du texte, cherchant justement dans le texte la réparation d'un exil, un langage qui laisse entrevoir un langage prohibé, constitué de quelque chose de toujours nouveau, à soi, à autrui, au grand Autre.

*Être poète n'est pas un jeu.*
*C'est du sang, de la sueur, des crachats, de la semence,*
*des excréments, de la putréfaction*
*que toutes les solitudes poussent dans la mienne*
*pour la remplir encore*
*quand je la crois pleine à vomir.*

L'aventure du poème est une aventure de vie, et inversement. Car la langue poétique contient tout et plus qu'elle-même, elle déborde la physique, elle prend contact avec un monde enfoui, incertain, parfois dangereux, un monde interdit où seul le poète trace une voie. On pense ici à Cocteau, dans son *Orphée* par exemple, qui capte des signaux extraordinaires. Or en même temps nous sommes dans une expression proche de Charles Juliet, par son extrême resserrement, sa simplicité apparente.

Il faut ajouter aussi que le poète est de son temps. Et Joël Mansa n'hésite pas à dénoncer les maux de la guerre en Ukraine, des camps d'enfermement de Lampedusa, des *boat-people* de la Méditerranée. Donc il n'oublie pas l'horreur du monde.

**Didier Ayres**

***Entre le gouffre***
Nathalie Swan
préf. Jean Maison, éd. de Corlevour, 2026, 112 p.




Il est beau et exigeant d'aller vers l'écriture de Nathalie Swan, écriture à peine esquissée, ou plutôt jetée sur l'écume, pour y retrouver un travail tout en spiritualité retenue. Du reste, au sein de ce recueil, l'on voit comment, à travers distiques, aphorismes, en tout cas des formes courtes, se déploient une pensée, une idée de l'esprit (l'Esprit), une conception particulière d'un monde presque aveuglant de blancheur – et la mise en page y participe – au bord d'une piété ouverte et inclusive, qui englobe autrui dans une sorte d'eucharistie livresque. Oui, au bord de la prière.

*Semblables nous nous baignons*
*Deux fois dans la nuit*
Ou
*Je pars du principe*
*par les larmes du feu*
*en gouttes d'agonie*
*vers le haut lieu de vivre*
*coudre la lumière*
*à tout ce qui tremble*

L'on peut assez vite distinguer trois quêtes : celle de l'ipséité, donc autrui comme valeur, celle des saisons qui scandent cette poétique, et celle du vide si présent au cœur du blanc de la page (dans son graphisme particulièrement). Des trois quêtes, celle d'autrui est la plus audacieuse, car l'Autre est compris comme corps, comme un espace métaphysique, au sein d'une dynamique d'amour.

*L'absence se dévoile dans son plus simple appareil*
*Pourquoi danser entre les larmes si manque l'autre ?*

C'est la lumière, c'est le passage vers l'éternel (l'Éternel) qui est le procès instruit dans ces pages. Il faut une part intérieure profuse pour accéder au langage des anges, ou à leur représentation angélologique. Il faut aussi un silence, un vide pour donner naissance à des paroles non feintes, à des paroles qui dessinent des vérités, qui montrent des actes presque religieusement.

*D'où viendra le ciel*
*si tu fermes les yeux ?*

**Didier Ayres**

**_Sauver la beauté_**
Gabriel Dufay
Préface de Yannick Haenel, éd. L'Atelier contemporain, coll. Littératures, 136 p., 2026



Le premier recueil de poésie de Gabriel Dufay nous entraîne vers des formules discursives. Ce qui laisse entendre qu'il y a de la « pensée » et de la « vie » dans le poème. La poésie peut être considérée comme agissante, comme performative. Elle tient discours. Elle est utile. Elle sert le destin de l'homme ou celui de la beauté des éléments scripturaux. Elle est une excavation dans le langage.

*Nous recueillons les plaintes des pauvres gens et le bruit du monde en deuil qui s'éteint dans le silence et l'obscurité*
*Avec ces plaintes, avec ce bruit, nous invoquons le vent de la révolte*
*Nous métamorphosons les aubes grises et les crépuscules décrépits en promesses de bonheur et en rêves de grandeur*

Cette énonciation se fait depuis une intériorité, sorte de cave, de gouffre intérieur où le poète puise sa parole, ses signes, ses images, ses questions. Poésie rythmique, chantée, comme une musique, un contrepoint savant ; la poésie est danse, elle déambule sur un fil de fer comme un fildefériste. Telle la poésie de Gabriel Dufay.

*Des spectres pâles peuplent les rues à l'agonie*
*Sur les visages on ne voit lus que simagrées*
*grimaces, escarres et cicatrices*
*Chacun portant son propre fardeau et sa propre mort sur ses épaules*

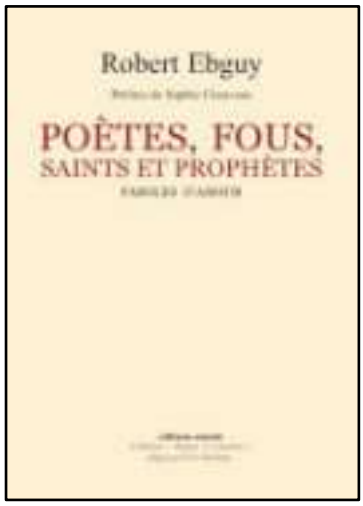
Le poème ici sauve de la banalité et des truismes, des idées préconçues. Ce qui reste s'écrit là à l'occidental, dans le présent des choses, dans le *hic et nunc* du monde, en présence de l'objet décrit. Ses métaphores sont *in praesentia*. La quête du texte est celle de la conscience ; connaître pour révéler ; pratiquer l'ipséité pour faire valoir Autrui où JE et TU s'assemblent, se ressemblent, se ressemblent, s'unissent.

*Es-tu là ?*
*M'entends-tu ?*
*Ou serait-ce le silence*
*dans la sobriété de l'aube ?*

Le livre se referme sur les fleurs, ce qui permet de passer à la vanité, celle de la peinture notamment ; peut-être est-ce le fond de la pensée de l'auteur : rester humble devant la puissance du langage, comme faisant une tâche d'atelier, des travaux et des jours ?

**Didier Ayres**

***Poètes, fous, saints et prophètes, Paroles d'amour***
Robert Ebguy
Éd. Unicité, 2026




Je suis traversé par la langue
Elle dicte le printemps
De toute chose en moi
MIRACLES

Je vais essayer de rendre hommage au splendide recueil de Robert Ebguy en m'inspirant de la simplicité avec laquelle il écrit. Paroles d'amour délivrées dans la plus belle limpidité, la clarté de l'expression, la sérénité du rythme. Ce livre parle d'amour, de verbe et de présence. En exergue, l'auteur cite Jack London « Les plus belles histoires d'amour commencent par des naufrages. » Le poète a bien choisi sa citation car elle est en parfaite harmonie avec ce qui traverse sa parole. La clarté de l'amour, sa paisible survenue, on lit que la douceur qui baigne sa poésie emprunte à quelques béances aiguës.

Nous sommes défaillants,
Inaccomplis,
**Attendant d'être retrouvés ou adoptés.**
Nous disparaissons du présent
Pour vivre dans l'à venir
Dans l'attente
MALA SUERTE

J'ai parlé d'harmonie. C'est le premier mot qui me vient à l'esprit. Chaque poème est harmonieux et la réunion de ces textes compose elle aussi une harmonie. C'est bien d'être attentif à chacun des poèmes dans sa singularité, c'est aussi comme un souffle de les lire tous à la suite, leurs voix unies dans un chœur silencieux.

J'ai entrevu ton être
Dans le système planétaire
Que formaient les lettres.

J'ai retrouvé ton visage
Dans l'éclat des mots.

J'ai enlacé ton corps
Dans le lit du récit.

Nous les faiseurs de Parole
Entendons la voix,
La voix des lettres
Enfouie dans les mots.
ALEPH

Robert Ebguy les entend : la voix des lettres, les métamorphoses du silence, la musique des peaux, les allégresses du désir. C'est la condition première de la poésie. Encore faut-il dire et faire entendre. C'est la grande qualité de ce livre. « Ma vie sera poétique et mensongère ». Les mensonges du poète mentent si bien dans ce recueil que je ne cesse de relire. Harmonie et beauté, exaltation souriant dans le lit du poème, paroles d'amour.

En t'ouvrant au hasard
Tu bannis le repos.

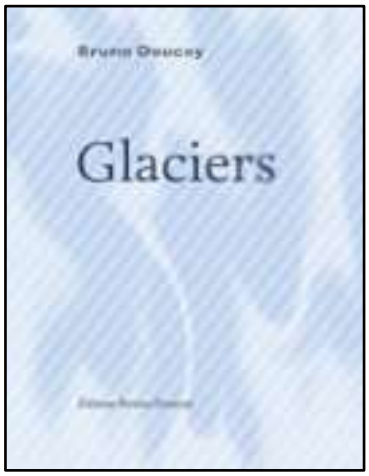
**Emmanuelle Chaperon**

Faut-il aller contre la fin de notre Terre ou se laisser ébouillanter par les phases inéluctables du réchauffement ? Bruno Doucey dit ces géants que sont les glaciers, veilleurs de notre survie et déjà grandement victimes de notre négligence, de notre rapacité.

En regard de cela, il délivre les mots du poème pour chanter la glace, ses mouvements, l'enveloppement de ses formes et de ses eaux déroulées, pour célébrer leur beauté et, si j'ose, leur sagesse. Jusqu'à quelle échéance ?

**Pierre Kobel**

***Glaciers***
Bruno Doucey
éd. Bruno Doucey,
144 p., 2025



Parce que vous aimez la poésie
Parce que vous voulez sortir des sentiers battus
Parce que vous ne vous arrêtez pas à la peur
Parce que vous préférez le doute aux certitudes
Parce que ce n'était pas mieux hier
Parce que vous n'avez pas peur des mots
Parce que vous voulez regarder devant vous
Parce que l'avenir a un nom
Parce qu'après vous l'espoir
Parce que le monde se construit avec des mots

Aussi

Nous vous invitons à nous adresser vos textes inédits et ceux de vos recueils à paraître que nous mettrons en avant dans la revue LIBRES MOTS. Chaque numéro est publié le premier jour d'une nouvelle saison.

Notre propos n'est que d'ajouter une goutte d'eau à la multitude des publications pour nous tenir debout et dire le monde avec ses grandeurs et sa brutalité, ses beautés et ses faiblesses, pour nous libérer des inquiétudes et participer d'un avenir meilleur.

La poésie n'est pas indispensable, mais on vit bien mieux avec.

Publication trimestrielle en ligne au format PDF

**Le Capital des Mots**
Association de poésie fondée en 2015

Internet : https://www. lecapitaldesmots.fr

Direction : Éric Dubois | barbatux@yahoo.fr

Secrétariat : Pierre Kobel | libresmots@proton.me

Contact : Éric Dubois, 15 avenue du Président Wilson, 94340 Joinville-le-Pont

ISSN 3038-3854